



L'écriture de la sexualité

Nicolas Adell

► To cite this version:

Nicolas Adell. L'écriture de la sexualité : Les discours du sexe dans les autobiographies des compagnons Ménétra et Perdiguer. CLIO. Histoire, Femmes, Société, 2006, pp.293-310. <halshs-00589072>

HAL Id: halshs-00589072

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00589072>

Submitted on 27 Apr 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'écriture de la sexualité

Les discours du sexe dans les autobiographies des compagnons Ménétra et Perdiguier

Résumé

À partir de l'exemple de deux autobiographies, celles de Jacques-Louis Ménétra et d'Agricol Perdiguier, tous deux compagnons du Tour de France, il s'agit d'établir des constantes de l'écriture de soi. La perspective adoptée, le discours sur la sexualité, sert de point d'ancrage. Après avoir déterminé les sphères d'énonciation de la sexualité des deux compagnons, le ludique chez Ménétra, l'altérité chez Perdiguier, on en vient à établir, au-delà des spécificités de chacun, une permanence des formes et, partant, des règles de transformation internes au récit autobiographique.

Abstract

From the example of two autobiographies, those of Jacques-Louis Ménétra and Agricol Perdiguier, both *compagnons du Tour de France*, it acts of establishing constants of the writing of oneself. The prospect adopted, the speech on sexuality, is used as theme of approach. After having determined the fields of stating of the sexuality of the two *compagnons*, the ludic one for Ménétra, the alterity for Perdiguier, we can establish, beyond specificities of each one, a permanence of the forms and, therefore, internal rules of transformation to the autobiographical account.

Deux autobiographies de compagnons

Les compagnons représentent une part importante des premières générations de ces « autobiographes sans qualités »¹, tenant d'un « je » populaire, fait qu'il convient d'éclaircir de prime abord. D'après Antony Giddens, la production autobiographique serait une pratique constitutive de l'identité personnelle au sein d'une société qui a vu disparaître les rites de passage traditionnels. Construire son identité dans la modernité implique pour Giddens un travail réflexif, un retour sur soi que permet la production d'un récit de vie². Mais que faire alors des compagnons qui pratiquent les grands rites de passage et l'écriture de soi de façon conjointe depuis le XVIII^e siècle ? Loin d'y constater une contradiction, Daniel Fabre propose justement d'y voir les raisons de leur « vocation autobiographique ». Soumise à un programme rituel précis encadré par la formule du Tour de France, la vie compagnonnique offre plus facilement la possibilité de dérouler son existence suivant le modèle d'une progression initiatique³. D'un côté, l'autobiographie trouve une facilité d'expression dans la mesure où la vie de l'individu est soumise à des scansions, des repères sensibles ; de l'autre, c'est l'absence même de ces points d'ancrage qui contraint l'individu à revenir sur lui-même. La proposition de Daniel Fabre offre, à mon sens, de meilleurs outils pour penser la façon dont naissent les autobiographies et les règles qui en découlent. Mais il n'est pas exclu de croire que ces deux hypothèses ne sont finalement que la description de deux moments successifs de l'histoire de l'autobiographie conjoints en un même mouvement qui irait de l'expérience sensible vers le travail réflexif.

Appartiennent à ce mouvement général les deux premières autobiographies compagnonniques, le *Journal de ma vie* du vitrier parisien Jacques-Louis Ménétra (1738-1802 ?) et les *Mémoires d'un compagnon* du menuisier Agricola Perdiguier (1802-1875), dont je me propose de faire l'analyse au crible de la sexualité qu'ils racontent. Mais ce projet nécessite avant tout la mise en évidence de critères qui nous permettent de faire dialoguer Ménétra et Perdiguier ensemble.

Tout d'abord l'appartenance au compagnonnage. Dans la mesure où le texte autobiographique ne viserait pas seulement à l'affirmation d'une individualité mais aussi et,

¹ Fabre 2002 : 32.

² Giddens 1991 : 54.

³ Ses recherches, en grande partie inédites, ont été développées dans le cadre de son séminaire « Ethnographie et autographie » en 1989-1990 (EHESS, Toulouse). Quelques points de ce séminaire sont évoqués dans Albert 1993 : 197-198.

peut-être, d'abord à la manifestation « des similitudes entre les êtres »⁴, il est possible de déterminer au sein du genre une catégorie « autobiographies compagnonniques ». Afin de la rendre pertinente, je propose d'effectuer dans ce « bloc compagnonique » une coupe au fil de la sexualité afin de donner prise à l'ethnologue et de faire ressortir les creux et les aspérités de discours évoluant sur la même thématique. Puisque nos deux compagnons rédigent en réalité le récit de leur jeunesse, second critère de leur rapprochement, le choix de la sexualité s'imposerait presque. On peut en effet supposer sans grand danger, qu'avouée ou non, elle est un enjeu de l'écriture de l'intime..

Mais ces deux récits de jeunesse n'ont pas les mêmes ambitions. Tandis que Ménétra travaille à la mise en texte de sa vie, Perdiguier s'attèle à la mise en forme d'un groupe social, les compagnons. Entre le *Journal de ma vie* « écrit pour moi en l'an 1764 »⁵ et les *Mémoires d'un compagnon*, les objets de l'écriture et les projets autobiographiques sont à deux pôles opposés du genre. Ainsi, les deux registres de l'identité narrative définis par Paul Ricœur⁶, *idem* (ressemblance, similitude) et *ipse* (singularité, continuité de soi dans le temps) dont Daniel Fabre a montré les rôles complémentaires et opposés dans l'acte autobiographique⁷, ne jouent pas sur le même plan chez Ménétra et chez Perdiguier. Pour le menuisier, l'identité *idem* qui cerne le groupe social des compagnons, des bons compagnons plus précisément, est soutenue par l'identité *ipse* : Perdiguier serait le meilleur exemplaire de son espèce. Il rédige les mémoires d'un modèle à suivre. Chez Ménétra, le souci de la singularité l'emporte. Le « Nous » sous-jacent du vitrier n'est pas un groupe palpable, socialement déterminé. Il est à la fois ce « Nous les vrais mâles » comme on le verra, et ce « Nous les autobiographes »⁸, sortes de communautés spirituelles à contours variables. La force de l'individu Ménétra est directement liée à la faiblesse des ressources de l'identité *idem*.

L'ensemble des ces dissonances rend impossible le sacrifice des singularités sur l'autel de l'autobiographie comme genre littéraire ou sur celui du compagnonnage comme unité sociale. Il s'agit bien au contraire, autour d'une tonalité déterminée, la sexualité, de leur donner du relief. Tout en essayant de repousser les limites de l'irréductibilité individuelle mais en les sachant ineffaçables, je m'attacherai à mettre à jour la logique de la différence.

⁴ Fabre 2002 : 24.

⁵ Ménétra 1998 : 30.

⁶ Ricœur 1985.

⁷ Fabre 2002 : 24-37.

⁸ À mon sens, c'est dans cette perspective qu'il faut comprendre la façon dont il met en scène sa rencontre avec Jean-Jacques Rousseau. Ils se sont fréquentés en somme peu de temps, mais d'une manière telle qu'on les

Les amours d'un compagnon vitrier

Dans l'édition du manuscrit de Ménétra qu'il a découvert, Daniel Roche met à notre disposition une véritable anthropologie historique des manières de vivre au XVIII^e siècle pour un homme du peuple⁹. Cette importante contribution servira de point d'appui à certaines des analyses qui vont suivre.

Lire Ménétra, c'est se lancer sur les traces d'un libertin fougueux ; c'est pénétrer l'érotisme, vécu ou rêvé, d'un homme du peuple. Son Tour de France se fait effectivement « de jupons en jupons » : pas moins de cinquante-deux aventures prénuptiales (sans évoquer les relations d'un seul instant et les prostituées occasionnelles), et treize pendant son mariage d'après la comptabilité établie par Daniel Roche¹⁰. On est ici dans une logique de l'accumulation, qui relève d'abord du « tableau de chasse » ainsi qu'y invite la métaphore cynégétique qui court tout au long des pages. Le discours sur le sexe s'inscrit dans un espace du jeu.

La sexualité en jeu

Toute aventure est vécue comme une chasse qui a ses multiples, mais si semblables, proies : il faut lever le « gibier féminin »¹¹. Dans une foire près d'Agen, il cherche à se divertir : « Comme il y avait du gibier de toute espèce, je voulus frayer et j'en fus encore une fois payé »¹². Un espace ludico-sexuel s'ouvre ainsi devant le compagnon : le Tour de France est une aire de jeux privilégiée où le compagnon étale ses victoires. Mais cette fin ultime, inlassablement répétée pour Ménétra, peut être atteinte par des voies différentes en usant des moyens les plus efficaces en rapport avec la situation. Il s'agit de gagner à tout prix. Et s'il faut en passer par la violence, le vitrier n'hésite pas. Sur la route d'Angers, il croise « un petit berger et une jeune bergère qui étaient en action ». Ménétra ménage une tactique d'approche furtive avant de surprendre le couple : « Je venais le plus doucement possible et lorsque je fus

prenait pour deux frères ; Ménétra 1998 : 219-222. Ils sont parmi les aînés de la famille de « ceux-qui-s'écrivent ».

⁹ Daniel Roche in *ibid.* : 285-429.

¹⁰ Daniel Roche in *ibid.* : 324-325.

¹¹ *Ibid.* : 67.

¹² *Ibid.* : 73.

près, je fis du bruit ». Cache-cache improvisé, « cligne misète » disait Ménétra.. Après la mise en place du cadre ludique qui voit d’emblée la défaite du concurrent potentiel (« le jeune homme déshabillé de se mettre à fuir ») et la remise à zéro des compteurs (« la jeune fille de se couvrir »), une nouvelle partie peut commencer et Ménétra organiser sa victoire certaine : « je m’amusai avec la fille moitié bonne volonté le reste de force ». Viol caractérisé¹³. La violence des mœurs sexuelles se retrouve souvent chez le compagnon vitrier mais toujours sous le couvert du jeu.

Cependant, la sphère ludique des relations sexuelles ne se décline pas seulement chez Ménétra sur un mode violent. Dans un bois près de Nantes, « deux camarades me mirent au *défi* que je n’irais point embrasser une limonadière ». Il s’agit ici de surpasser les autres. Le sens du défi lancé par les camarades de Ménétra est, *qu’en temps normal*, il n’irait certainement pas embrasser la limonadière¹⁴. Mais justement, le défi met en place le temps ludique : le joueur (Ménétra) a son objectif (embrasser la limonadière) défini par des règles (dont les camarades sont les tenants). Toutefois, Ménétra garde une certaine liberté dans la manière dont doit se dérouler la partie. Celle-ci dépend essentiellement d’un compte-rendu rapide de l’état de la situation (« comme j’étais mis proprement ») qui justifie la stratégie employée (« je me présentai et avec politesse je lui demandai la permission »). La politesse œuvre comme la violence auparavant : elle est le moyen le plus efficace de remporter la victoire qui est, dans ce cas également, sommairement évoquée : « je me présentai avec politesse et je lui demandai la permission *qu’elle m’accorda* »¹⁵.

La violence sublimée dans le viol et la douceur superlative de la politesse restent essentiellement deux stratégies de l’agression. L’agressivité se situe dans la mise en place autoritaire et unilatérale du décor : cache-cache à l’insu de ceux qui devraient se cacher ; défi lancé aux dépens de l’objet du défi. Le paradoxe des jeux amoureux de Ménétra est qu’à peine la sphère ludique mise en place, la partie est terminée. Le déroulement, qui fait l’intensité du drame ludique, se résume ici à une mise en place des règles. Établir les règles les mieux adaptées à la situation est en fin de compte le seul élément véritablement ludique : c’est celui où demeure une part non négligeable d’incertitude, de hasard.

¹³ *Ibid.* : 53.

¹⁴ On a bien affaire à une rupture dans l’ordre des choses, rupture bien mise en valeur par Gregory Bateson au sein de sa théorie du jeu, cf. Bateson 1980 : I, 133-139.

¹⁵ Ménétra 1998 : 65 (mes italiques).

La compétition entre les hommes

La logique ludique de la « chasse aux femmes » entre chez Ménétra parmi les ressources de la construction sociale de la virilité. Daniel Roche a bien montré dans son analyse du *Journal* de Ménétra comment la sexualité s'inscrivait fortement dans un processus de construction du genre impliquant une lutte des différentes classes d'âge à travers cette chasse aux filles¹⁶. La jeune classe, celle de Ménétra, s'oppose à la génération précédente, celle des pères et des oncles. Pour les premiers, se jouent dans les conquêtes les étapes nécessaires qui conduisent à l'âge d'homme ; pour les autres, il s'agit de protéger l'honneur des familles, la vertu des femmes. Conflit d'intérêts, tension intergénérationnelle, qui rendent les conquêtes plus difficiles, mais aussi et surtout largement plus significatives. À vaincre sans péril...

Et péril il y a lorsque Ménétra passe la nuit avec une fille dont avait également profité son père. Ici, la compétition dépasse le cadre de celle qui oppose les jeunes, en quête de femmes, aux anciens, cerbères de leurs filles. Aussi pose-t-elle problème au vitrier : partager un gibier avec son père, ce n'est pas rien tout de même ! La fille en question, Rosalie, lui fait elle-même l'effroyable révélation : « Va mon cher ami, ta Rosalie a passé une charmante nuit et a eu plus de plaisir que jamais n'en a eu avec ton père ». Pour le vitrier, ni dégoût, ni honte, mais une gêne évidente : « Je la regardai avec surprise et m'en fus presque sans rien lui dire »¹⁷. Malgré un indéniable sentiment de culpabilité, en aucun cas le compagnon ne se situe dans le registre de l'inavouable, de l'indicible, ce qui n'est pas le cas des tentations homosexuelles que l'on peut supposer et des pratiques masturbatoires dont Ménétra ne parle jamais¹⁸. Il continuera d'ailleurs à fréquenter « sa » Rosalie comme il le dit lui-même. Lui si détaché habituellement des femmes qu'il fréquente, il n'hésite pas à marquer vis-à-vis de Rosalie un droit exclusif de propriété. Traitement extraordinaire que justifie probablement la victoire sur un adversaire qui n'était pas banal.

D'une maison close à l'autre

¹⁶ Daniel Roche in *ibid.* : 324-327.

¹⁷ *Ibid.* : 112.

¹⁸ Daniel Roche rend les armes : « Ces aventures sont désespérément normales dans leur désordre [...]. Ménétra est et reste un coureur de jupons », in *ibid.* : 324.

Grand coureur, Ménétra côtoie les horizons féminins les plus divers. Plusieurs rencontres se nouent en dehors du milieu du petit artisanat parisien. Des paysannes les plus mal loties aux marquises, le panel est vaste. Mais, globalement, l'horizon de ses amours reproduit celui des relations susceptibles d'aboutir au mariage¹⁹. Toutefois, les quelques exceptions à la règle méritent d'être relevées. On voit notamment Ménétra fréquenter le monde de la prostitution. Il en est ainsi de la Rosalie déjà citée, de la Dupré²⁰, ou encore plus généralement de la maison de la Denongrais²¹. Son passage chez cette dernière appelle un commentaire. Il n'a affaire qu'à des femmes réellement inconsistantes. « Ces jeunesses-là » dit-il, avec un soupçon de dédain ou parce qu'il ne peut mieux les décrire. L'esprit du jeu a ici disparu. Les prostituées des maisons closes ont ceci de déroutant qu'elles ne nécessitent pas de conquête. Elles ont le goût fade du risque zéro. La Denongrais, la mère maquerele qui invite Ménétra, le sait bien qui encourage le vitrier : « Tu te dédommagerais bien avec ces jeunesses-là ». Se dédommager, qu'y a-t-il de pire ? Rien sauf, peut-être, être soi-même l'objet de la quête, l'enjeu et la cible. Et c'est bien ce qui se produit lorsqu'il pénètre dans le grand salon de la Denongrais : « Elles me regardèrent et se regardèrent et je devins honteux car elles se mirent à me fixer depuis les pieds jusqu'à la tête »²². Si honteux qu'il omet de préciser, même sommairement, une quelconque issue à cette rencontre. Mais le peut-il réellement ? Le choix qui s'offre à lui n'est qu'un leurre : sous des traits à peine différents, c'est toujours la même inconsistance : sous la diversité qui s'offre, c'est l'identique qui s'impose.

De retour à Paris après son Tour de France, il est embauché avec un certain Langlois au couvent des dominicaines de Saint-Thomas. Sur le plan de la sexualité comme à d'autres niveaux évidemment, le couvent s'impose comme l'image inversée de la maison close. Des filles publiques qui toisent et jaugent du regard Ménétra, on en vient aux jeunes religieuses forcées de se couvrir le visage au passage du vitrier. Le voile dont elles se servent est suffisamment noir pour qu'il ne puisse distinguer que « des têtes de mort »²³, mais non totalement opaque si bien que le vitrier reste visible pour les nonnes. Chez les prostituées comme au couvent, le regard des femmes le dérange : celui concupiscent et évaluateur des filles de la Denongrais au même titre que le regard invisible du pieux cortège des têtes de mort. Mais ce rapprochement ne doit pas nous tromper. L'on est bien dans une logique de

¹⁹ Daniel Roche in *ibid.* : 325.

²⁰ *Ibid.* : 148-149.

²¹ *Ibid.* : 149.

²² *Ibid.* : 150.

²³ *Ibid.* : 147.

l'inversion. Le traitement des personnages de la mère maquereille et de la mère supérieure est significatif. Dans le monde de la maison close les filles sont accessibles, trop peut-être au goût de Ménétra, tandis que la Denongrais reste intouchable. Elle est la « maîtresse du sérail »²⁴. Il n'en est pas de même au couvent. Alors que les jeunes religieuses se doivent de « fuir à [son] aspect », la Mère Sainte Ursule s'acoquine avec le vitrier. Ménétra redevient le juge et le maître : « Elle était charmante, grasse, bien embonpoint. »²⁵ La seule femme du couvent à avoir l'autorisation de supporter la présence d'un homme va jusqu'à transgresser les règles de la vie monacale pour asseoir son droit et se distinguer encore des simples religieuses. L'excès prend ici tout son sens : « [Nous] prenions si bien nos aises (que) tous les lits des mères et des sœurs nous servaient de sofa [*sic*] et écoutaient nos soupirs. »²⁶ Entre le « sérail » et le couvent se forme l'inversion qui fait passer d'une sexualité insipide et sans intérêt à une sexualité digne d'être relatée, car ludique dans son caractère transgressif même.

Le pacte érotique d'un vitrier

D'une certaine manière, il existe tout au long de l'autobiographie de Ménétra une sorte de « pacte érotique ». Le respect de celui-ci passe par l'observance générale de trois grandes règles. En premier lieu, la sexualité doit se décliner sous une forme ludique que le vitrier codifie lui-même. Il doit en être le seul arbitre en même temps que l'acteur principal. La sexualité comme jeu implique la multiplication des conquêtes, l'intensité ludique se situant dans l'accumulation des victoires, non dans l'approfondissement d'une unique relation. Ainsi, l'amour et la non maîtrise de la destinée sont autant d'écueils dont Ménétra veut se prémunir. En effet, le pacte érotique du vitrier stipule implicitement qu'il doit à tout moment garder les rênes de son existence, dominer dans le jeu. Quand Rosalie lui avoue qu'elle a fréquenté son père, la culpabilité le saisit non seulement pour le dégoût que lui inspire le fait d'avoir partagé une femme avec son père, mais aussi parce qu'il se rend compte que sa maîtrise dans la relation est loin d'être totale, que la règle des règles « Rosalie est l'objet de Ménétra » peut tout aussi bien être inversée. Peut-il seulement se consoler d'une victoire sur son père ? Cela semble en réalité difficile dans la mesure où il remporte un défi qu'il n'a pas choisi d'engager : le jeu s'est imposé à lui avec son juge, Rosalie. D'une façon plus radicale encore, c'est le même problème de la non maîtrise du jeu et de ses règles qui est mis en scène chez la

²⁴ *Ibid.* : 149.

²⁵ *Ibid.* : 146.

Denongrais. Enfin, le pacte érotique ordonne l'absence de la passion amoureuse, degré suprême de la non maîtrise de la destinée sexuelle.

On l'imagine sans peine, le pacte érotique exclut d'emblée le mariage. Mais Ménétra ne peut se permettre le luxe des grands libertins et renoncer absolument à l'hymen. On le presse d'ailleurs de « faire une fin », c'est-à-dire de rompre ce pacte qui est celui de la jeunesse et ne convient pas à un homme qui « a fait la vie »²⁷. Finir sa vie, voilà ce qui attend le vitrier lors de la signature du contrat de mariage. Et s'il ne saurait faire fi de la pression sociale, il peut y opposer une certaine résistance en poursuivant dans le mariage les formes éprouvées du jeu. Sur ce plan, rien n'est plus remarquable que la rencontre avec sa future femme : « L'entrevue se fit. L'objet me plut et je convins et nous fûmes bientôt d'accord. Il y avait au moins six concurrents et je l'emportai sur tous ces aspirants. »²⁸ Tous les éléments du pacte sont condensés ici : la femme-objet, la négociation du maître Ménétra, la compétition, la victoire.

Les corsets d'un menuisier

Agricol Perdiguier s'affiche d'abord comme un anti-Ménétra. À l'exubérance sexuelle de ce dernier, le menuisier oppose une conduite édulcorée : disons-le, Avignonnais la Vertu n'a pas de vie sexuelle. Ce qui ne signifie pas qu'il ne produise pas lui aussi un discours sur la sexualité. Il en parle également, mais beaucoup moins, et sous deux formes principales : celle de la dénonciation quand il s'agit des autres, celle de l'impossibilité le concernant.

La sexualité de l'Autre et du Semblable

D'une façon générale, Perdiguier est plus prolixe concernant le sexe des autres que le sien, même si l'on s'en tient toujours à de rares évocations. Mais, pour le compagnon menuisier, il ne s'agit pas de traiter de tous les autres d'une part, et surtout de tout le sexe de ces autres d'autre part. L'Autre, sur le plan de la sexualité, correspond chez Perdiguier à deux

²⁶ *Ibid.* : 147.

²⁷ *Ibid.* : 202.

²⁸ *Ibid.* : 202.

types opposés : une altérité du semblable, difficile à déterminer, et une altérité radicale composée de cannibales sexuels.

Perdiguier a connu un de ces « sauvages » : « Voici un trait des plus perfides..., digne d'un Numide, d'un Arabe africain. Nous avions à Morières un nommé J..., de Saint-Saturnin, homme de vingt-six ans, ayant quitté sa femme. C'était un être ignoble. Les enfants perdaient leur innocence en sa société. »

Le dégoût que lui inspire ce villageois pédophile se comprend d'autant mieux que ce personnage rend visible, quitte à la surestimer, à la dévoyer, ce que Perdiguier tait tout au long de ses *Mémoires* : la sexualité de l'enfance. L'horreur qu'il éprouve face à l'acte n'a d'égal que la haine qu'il ressent vis-à-vis de cet homme, mais les mots lui manquent pour l'accuser : « Je le haïssais, je le détestais, et je ne savais en quels termes dénoncer cet homme aux autres hommes pour le faire châtier. »²⁹ Comment rapporter l'impensable ? Même après une quarantaine d'années, au moment où il écrit, il ne peut se résoudre à rendre son identité à ce personnage innommable. Or, quoi de plus inhumain qu'un individu sans nom, de plus étranger qu'une chose inclassable. Altérité radicale.

À côté de ces actes infâmes, Perdiguier évoque une autre sexualité. Il n'est plus question de barbarie ou d'inhumanité exotique : l'autre devient le semblable. Dans le cas du pédophile, la sexualité est rassurante dans son horreur même. Si différente, si radicalement opposée, elle stigmatise le sauvage et nous conforte dans l'humanité et la civilisation (après tout, ce n'est qu'un Numide égaré en Provence). Mais quand l'autre se rapproche, quand il se fond dans le même, sa sexualité ne devient-elle pas dangereuse dans le sens où elle pourrait être la nôtre ? Or, les hommes qui représentent le mieux le semblable pour Perdiguier et pour l'essentiel de son lectorat sont bien entendu les compagnons eux-mêmes.

La scène se déroule à Lyon et concerne les démêlés d'un compagnon, Montpellier l'Amour Fidèle.

« Cet homme avait une chambre en ville, dans laquelle il reçut une maîtresse nommée Claudine. Il vivait secrètement avec elle. Peu à peu, il lui engagea tous ses effets au Mont-de-piété ; ensuite, il la renvoya. Cette fille était au désespoir [...] ; aussi, comme elle était la plus faible, elle tâcha d'être la plus habile.

Elle rencontre à nouveau Montpellier, lui fait les yeux doux, lui sourit, le flatte, le cajole, lui passe la main sur l'épaule, sous le menton, cherche à lui plaire, se fait emmener : le même réduit les reçoit tous deux ; ils dorment ensemble.

²⁹ Perdiguier 1992 : 72.

Claudine se lève doucement la nuit, prend la montre d'or du grognard, et disparaît. Le lendemain, elle la porte au Mont-de-piété, l'engage et, de la somme qu'on lui avance, elle décroche ses robes, ses châles, ses bonnets. La reconnaissance de la dite montre est envoyée à l'instant même à Montpellier [...]. Il sait l'exacte vérité. »³⁰

Pour qu'un récit tel que celui-ci se développe sous la plume de Perdiguier, il faut que les deux éléments qui étouffent habituellement la sexualité dans le discours du compagnon, à savoir l'amour et le mariage, soient absents, ce qui est le cas. Mieux, on observe dans les propos de Perdiguier que la sexualité trouve place contre l'amour et le mariage. Dans ce cas précis, le sexe n'entre en jeu qu'au moment où l'on sait pertinemment que la relation entretenue n'a plus de raison d'être sur le plan sentimental et qu'il n'y a aucune perspective de mariage. Le compagnon vient en l'occurrence d'engager au Mont-de-piété l'ensemble des effets de sa maîtresse. C'est dans le système de la vengeance, le moment où le couple se scinde en deux camps, que la sexualité entre en scène pour devenir l'instrument principal de la machination de Claudine. D'objet inavouable de l'amour et du mariage, la sexualité devient le moyen assumé pour anéantir le couple en ôtant toute ambiguïté concernant son avenir.

Que le discours sur la sexualité trouve sa place dans l'effacement des doutes n'est pas pour nous surprendre. L'on est clairement dans le cadre d'une « volonté de savoir » pour reprendre l'expression de Michel Foucault, face à un problème d'ordre général : où commence le sexe ? C'est d'ailleurs dans cette perspective qu'il faut relire le passage où Claudine aguiche Montpellier l'Amour Fidèle. La brutalité, l'élosion parlante de la chute (« ils dorment ensemble ») rompt avec la précision utilisée pour la description des manœuvres de séduction. Cette rupture consacre en fait ce que l'on sait et ce sur quoi l'on doute concernant la sexualité. L'expression « Ils dorment ensemble » possède ses inévitables implications, ses évidences muettes. Par contre, le besoin ressenti par Perdiguier de détailler le flirt donne à penser que son intention est délibérément de le faire entrer dans la sphère de la sexualité pour en désigner le contenu à ces lecteurs. Établir les limites, décrire les marges, pour mieux cerner le domaine.

La clinique du sexe

³⁰ *Ibid.* : 382-383.

Loin des dénonciations, il y a aussi ces moments rares où Perdiguier renvoie lui-même à sa propre sexualité. Rares mais ô combien révélateurs d'une attitude qui tranche littéralement avec celle de Ménétra. Tandis que le vitrier s'étale, le menuisier se confesse.

« Voilà Castelnau, petit village ; et le Lez, petite rivière : c'est un lavoir. Je vis là, dans le milieu de son courant, des femmes [...]. Elles étaient dans l'eau, et en avaient jusqu'aux hanches. Leurs jupes étaient flottantes, balancées par le courant ; leurs jambes étaient nues, rougies par le froid. Cela me fit éprouver un frisson. »³¹

La longue description de Perdiguier se heurte une fois encore à la brièveté de la chute. S'opposent là le souci de se dénoncer et la peur d'aller trop loin : il suggère plus qu'il n'informe. Ainsi, le doute saisit le lecteur quant au sens du « frisson » éprouvé par le menuisier : ne relève-t-il pas autant de la vue des jambes découvertes que de la sensation indirecte imprimée par cette rivière froide ? Perdiguier renforce encore notre hésitation en ajoutant : « Cette manière de travailler dans un bain froid perpétuel ne peut être que funeste à la santé des blanchisseuses, et néanmoins on la conserve. » Sur cette nudité irrévérencieuse qui s'affiche aux yeux de tous, Perdiguier pose le regard distancié du médecin bienveillant. À un premier niveau préoccupé par la santé des blanchisseuses, Perdiguier produit en réalité un discours autorisé, aseptisé, sur le nu. Reste cependant cette ambivalence du frisson ressenti.

Ce pouvoir « clinique » sur le discours du sexe prend toute sa dimension un peu plus loin dans les *Mémoires*. À Montpellier, il fait, comme à son habitude, le tour des « beautés et curiosités » de la ville. Son passage dans un amphithéâtre de l'École attenante au Musée de Médecine le marque profondément : « je vis un cadavre de femme étendu sur une table, les seins lacérés, écorchés, mutilés [...]. Cela me fit mal [...] : mes songes en furent troublés. »³² Au cours de son autobiographie, c'est la seule femme entièrement nue qu'il ait jamais rencontrée ! L'espace du musée l'autorise bien entendu, mais il semble que cela ne suffise pas entièrement. Dire la vision de cette nudité intégrale n'est possible précisément que parce que cette femme n'en est plus une. Perdiguier s'attache à désexualiser son cadavre en nous présentant une femme certes, mais une femme sans féminité « aux seins lacérés, écorchés, mutilés », une femme dont on peut dire la nudité sans craindre *a priori* de voir naître et se développer l'ombre d'un fantasme.

³¹ Perdiguier 1992 : 138.

³² *Ibid.* : 145 (mes italiques).

La sexualité en fêtes

La vision de la chair féminine n'est pas la seule à susciter les « aveux » du menuisier. Il est aussi des moments particuliers qui s'y prêtent fort bien, et notamment les fêtes et autres bals. C'est d'ailleurs à l'occasion de festivités auxquelles il participe dans la région de Chartres que Perdiguier s'épand le plus sur sa propre sexualité. Le regard des autres l'y incite ; et il semble être obligé d'y penser et d'en parler. Cela le contraint à une révélation qui ne manque pas de surprendre le lecteur :

« Nous les suivions, ces fêtes, nous nous y amusions ; pour ma part, j'y goûtais du bonheur, bonheur bien grand ! bonheur extrême !... et pourtant incomplet !... Le cœur désirait au-delà...

Mais je ne pouvais me livrer aux femmes perdues que je n'aimais pas, je ne voulais point tromper la jeune Sophie, cette amie si douce, si tendre, et la pousser dans la misère, dans le déshonneur, pour prix de son amour. »³³

Il est singulier de constater que c'est dans la fête que survient l'évocation troublante d'une certaine Sophie, une « amie si douce ». Perdiguier n'en dira pas beaucoup plus. Mais il est surtout intéressant de relever qu'une fête reste un « bonheur incomplet » quand elle ne comprend pas cette nécessaire rencontre entre filles et garçons, même pour notre compagnon. Le sentiment d'être à l'écart, de troubler la fête par sa continence admirable en ne se livrant pas « aux femmes perdues », le contraint à se justifier en invoquant une Sophie dont on ne sait rien, seulement qu'il l'aime. Et cet amour, une fois encore, empêche la sexualité. Parti de Chartres pour Paris un peu précipitamment, il ne peut dire adieu à sa tendre amie. Malgré cette « impolitesse », il s'en va sans remords : « je la laissais avec ses dix-sept ans et toute sa vertu. »³⁴ Code de l'honneur qui a besoin d'être énoncé et qui révèle, dans cette explicitation même, qu'il devait être loin d'être partagé par tous.

Parmi les fêtes fréquentées par le menuisier, il en est de particulières : ce sont les fêtes annuelles des corporations. Chacune y célèbre son saint patron le jour qui lui y est consacré par le calendrier liturgique : Anne pour les menuisiers de Perdiguier (26 juillet). La corporation défile en grande pompe dans les rues de la ville, puis se rend à une messe spécialement organisée. Enfin, un repas communautaire clôt la journée.

³³ *Ibid.* : 287.

³⁴ Perdiguier 1992 : 296-297.

Ces « fêtes en famille » comme les nomme Perdiguier³⁵ ne sont pas des fêtes comme les autres. Elles ne sont surtout pas des fêtes de village comme précédemment. Entre celles-ci et celles-là s'imisce progressivement une terminologie de la parenté. Si dans la fête de village l'objectif avoué des deux sexes est celui d'un rapprochement, dans la fête corporative il s'agit d'une communion familiale. Que Perdiguier s'attache à cette distinction est significatif. En effet, dans l'une et l'autre on « danse », on « saute », on « folâtre ». Mais la fête corporative ne préconise pas, officiellement du moins, les rapprochements entre filles et garçons. Le terme « famille » est le garant de cet éloignement : il verrouille véritablement les relations. Et il entre certainement aussi dans des stratégies de distinction : une fête corporative est une fête policée qui ne saurait souffrir les débordements rencontrés dans les fêtes de village.

Écriture et transformation

En quoi la confrontation des ces analyses internes peut-elle servir l'ethnologue ou l'historien en dehors du fait qu'elle semble conforter l'hypothèse d'une certaine « civilisation des mœurs » ? Et encore, même à ce niveau, l'écart est moins grand qu'il n'y paraît. En effet, les « fredaines » de Ménétra sont évoquées sur le mode de la transgression. La conscience des limites, même dans leur franchissement, n'enlève rien à leur existence. Ménétra réalise, d'après ce qu'il écrit, ce dont beaucoup rêvent. Inversement, Perdiguier n'explicite pas, mais suscite à certains moments le savoir du lecteur et révèle ainsi ses propres fantasmes. Les blanchisseuses du Lez en sont un exemple frappant. Dans l'imagination populaire, elles appartiennent à ces figures érotiques de la femme. Yvonne Verdier a montré la permanence de ce phénomène à Minot, rappelant les paroles et les gestes des laveuses à l'égard des hommes au sein d'un espace de transgression autorisée³⁶. La figure de ces blanchisseuses « parle » donc à Perdiguier, ainsi qu'à ses lecteurs contemporains.

Mais, de fait, les deux compagnons se situent clairement dans des espaces culturels et littéraires différents. D'un côté, le discours de Ménétra se mêle d'une certaine façon à ce XVIII^e siècle qui réinvente un langage de l'amour conventionnellement

³⁵ *Ibid.* : 399-400.

³⁶ Verdier 1979 : 133-135.

dévergondé³⁷ ; de l'autre, Perdiguier, grand lecteur, fait l'impasse sur tout ce qui s'écrit au sujet de l'amour ou de l'intimité après Racine. Seules les *Confessions* de Rousseau trouvent grâce à ses yeux, mais seulement en tant qu'elles constituent d'abord une apologie du voyage à pied³⁸ et, peut-être, une référence obligatoire pour qui prétend écrire « je ». La grivoiserie, le monde de Ménétra, l'indisposent d'une façon générale³⁹.

Il reste néanmoins, en deçà de la variabilité des contextes littéraires et des motivations de l'écriture, le genre autobiographique lui-même et, en son sein, un discours sur la sexualité qui, sous des formes bien différentes, reste présent. Un récit de vie en général, et un récit de jeunesse en particulier, ne sont-ils pas les lieux où le discours du sexe force le plus la porte de l'écriture ? Soit qu'il l'enfonce et inonde le récit comme chez Ménétra, soit qu'il ne perce qu'à partir de fissures dissimulées sous les traits de l'Autre ou de l'Amour fantasmée chez Perdiguier. Cette récurrence du discours pourrait peut-être nous autoriser à émettre l'hypothèse de l'existence d'un genre discursif « sexualité » dont il faut à présent dégager les formes stables, faute de quoi il ne serait plus permis de parler de genre.

On constate en effet que chacun des deux compagnons développe un discours sur la sexualité dont les énoncés entretiennent entre eux des rapports logiques de transformation. Chez le menuisier comme chez le vitrier, le discours du sexe ne s'étend pas de façon arbitraire. Il semble bien qu'il obéisse à certaines règles, et notamment celle de l'inversion. Ainsi en est-il de la maison close et du couvent pour Ménétra : celui-ci est le symétrique inversé de celle-là. Et il y a plus. Son libertinage, ses « fredaines », ne se comprennent d'autant mieux qu'il y a aussi des hommes qui veulent « faire une fin », sans parler de ceux qui tombent amoureux. Chez le vitrier, la sexualité opérant dans un cadre ludique comme on l'a montré, la logique de l'inversion est celle qui fait passer Ménétra du statut de sujet de l'action et d'arbitre au statut d'objet et de jouet de règles qu'il n'a pas édictées. Les relations qu'il entretient avec la limonadière ou avec la jeune bergère s'opposent à celles qu'il noue avec Rosalie : le vitrier tout-puissant, violeur et coquin, est aussi le jouet de situations qu'il ne domine pas. De la même manière, le Ménétra qui sort du couvent en conquérant et celui qui entre chez la Denongrais, honteux d'être jugé et jaugé, ne saurait se comprendre pleinement l'un sans l'autre.

Comme on l'a noté, Perdiguier produit un discours de la sexualité dans un autre espace : celui du Eux et du Nous. Le champ de l'altérité accueillant la sexualité, il n'y a rien

³⁷ Je m'appuie sur les travaux de Philipp Stewart, notamment Stewart 1973.

³⁸ Cf. Roche 2003 : 780-781.

³⁹ Voir à ce sujet sa critique d'une pièce de Lesage, in Perdiguier 1992 : 307.

d'étonnant à constater que la logique d'inversion est celle qui place les conduites des autres comme opposées à celle du menuisier. Comment opère-t-elle ? On a déjà précisé le caractère « anormal » de la sexualité des autres pour Perdiguier d'où émergent les figures inversées de lui-même, civilisé et raisonnable. Ce sont d'un côté le pédophile innommable de son enfance, le barbare, et de l'autre Montpellier l'Amour Fidèle, « le plus fou » des compagnons⁴⁰. Or, la folie n'est-elle pas précisément l'Autre de la raison, représentée par le menuisier ?

À cela s'ajoute une transformation dans les moyens du discours. Quand Perdiguier rapporte la sexualité des autres, il insiste sur l'aspect sensible, palpable de cette sexualité : il décrit, ou laisse penser qu'il pourrait décrire, le sexe. Au sujet du pédophile, le menuisier précise qu'il lui « a vu commettre des actes d'impudeur et d'une saleté révoltante ». Remarquable sur ce plan est la description, sensuelle et charnelle, qu'il fait des relations entre Claudine et Montpellier à propos d'une scène à laquelle il n'a pourtant pas assisté. À l'inverse, Perdiguier fait appel non au sensible mais à la sensation quand il devient sujet : il informe moins le lecteur qu'il ne l'invite à imaginer. Il « ressent » un frisson à la vue des blanchisseuses.

Chez Ménétra comme chez Perdiguier, le genre « sexualité » apparaît ainsi dans la stabilité des formes discursives. Dans chaque autobiographie, les énoncés entretiennent entre eux des rapports de transformation sur le mode principal de l'inversion. D'un récit à l'autre, le contenu des énoncés varie, le cadre de l'énonciation change, mais les règles du discours restent analogues. Cette hypothèse concernant les règles de l'énonciation tend à déterminer l'éventail non illimité des possibilités de l'écriture de soi : dans l'espace de référence des énoncés sur la sexualité, le jeu chez Ménétra, l'altérité chez Perdiguier, la sexualité ne peut se dire principalement que sous une forme et son symétrique inversé. Mais il est certain que l'examen d'autres autobiographies, d'autres tonalités que la sexualité aussi⁴¹, ne pourra être que salutaire, soit pour conforter la validité de cette analyse, soit pour la dénoncer.

⁴⁰ Perdiguier 1992 : 383-384.

⁴¹ Gérard Vincent par exemple, historien de la première Guerre Mondiale, a montré, à partir de l'étude de récits de soldats du front, que l'écriture de la guerre ne se faisait que sous certaines formes déterminées dont les principales sont le discours de l'horreur extraordinaire cristallisé dans le « jamais plus », et celui de la banalisation de la violence, de l'ordinaire moutonneux du « on a fait comme tout le monde » (Vincent 1987).

Bibliographie

- ALBERT Jean-Pierre, 1993, « Façons d'écrire. Approches anthropologiques de l'écriture ordinaire », in POULAIN Martine (dir.), *Lire en France aujourd'hui*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, pp.183-206.
- BANCEL Nicolas et al., 2002, *Zoos humains. XIX^e et XX^e siècles*, Paris, La Découverte.
- BATESON Gregory, 1980 [1972], *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Le Seuil, 2 tomes.
- FABRE Daniel, 2002, « Vivre, écrire, archiver », *Sociétés et représentations*, n°13, pp.19-42.
- GIDDENS Antony, 1991, *Modernity and Self Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Stanford, Stanford University Press.
- MÉNÉTRA Jacques-Louis, 1998 [1982], *Journal de ma vie*, édité et présenté par Daniel Roche, préface de Robert Darnton, Paris, Albin Michel.
- PERDIGUIER Agricol, 1992 [1854-1855], *Mémoires d'un compagnon*, préface de Maurice Agulhon, Paris, Imprimerie Nationale.
- RICOEUR Paul, 1985, *Temps et récit III*, Paris, Le Seuil.
- ROCHE Daniel, 2003, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard.
- STEWART Philipp, 1973, *Le masque et la parole. Le langage de l'amour au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie José Corti.
- VERDIER Yvonne, 1979, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard.
- VINCENT Gérard, 1987, « Guerres dites, guerres tues et l'énigme identitaire », in DUBY Georges, ARIÈS Philippe (dir.), *Histoire de la vie privée V*, Paris, Le Seuil, pp.201-248.